

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
 Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
 Le numéro : 35 c. à Paris, — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
 Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
 Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
 LA COLLECTION DES 28 VOLUMES : 300 FRANCS
 Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
13, QUAI VOLTAIRE
 SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

15^e Année. N^o 756. — 7 Oct. 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION
 13, QUAI VOLTAIRE
 Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Les réclamations et les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT — Secrétaire : M. É. HUBERT



L'EMPRUNT DE LA VILLE DE PARIS. — Les souscripteurs dans les ruines de l'Hôtel-de-Ville. — (D'après nature, par M. Vierge)

COURRIER DE PARIS

C'est la rentrée, venant donner le signal des retours à Paris.

Le contraire du vers de Musset :

Où le père a passé, passera bien l'enfant...

Le collégien revient le premier, mais il ramène toute la famille. On avait cherché à donner des inquiétudes prématurées sur le compte de l'université, *Alma mater*. On avait prétendu que la rentrée se ferait cette année dans des conditions désastreuses. Il n'en est rien. Partout on atteint les chiffres des bonnes années; on les dépasse même dans quelques lycées. Une preuve nouvelle à ajouter à tant d'autres pour démontrer que, malgré toutes les déclamations et tous les efforts, Paris n'a pas perdu la confiance de la France.

Si on y renvoie les lycéens, c'est que les parents les savent là en sûreté et ne tarderont point à s'y réinstaller eux-mêmes.

Bon symptôme.

Jusqu'à présent pourtant nous en sommes encore à un calme bien plat. Rien de piteux, par exemple, comme de voir les courses du bois de Boulogne avec leurs tribunes désertes. Je sais bien que le mauvais temps les poursuit impitoyablement, mais il y a autre chose: le monde mondain ne s'est pas reconstitué encore. C'est à peine si aux premières représentations on aperçoit dans les salles quelques-unes des figures d'habitude. Les premiers rôles du public sont joués encore par les doublures. Espérons que nous n'en avons plus que pour un mois, et que de la Toussaint datera la vie nouvelle.

Paris, en attendant, vient de reconquérir une de ses plus éclatantes gloires. Victor Hugo s'y établit définitivement, autant qu'il est permis par ces jours de secousses d'employer un verbe aussi ambitieux.

C'est à la rue Larochehoucauld, qui déjà possédait Félicien David, qu'est échu l'honneur de loger le grand écrivain. Que de célébrités en tout genre vont prendre, tout l'hiver, le chemin de la maison du poète!

Les badauds en sont restés, en ce qui concerne Victor Hugo, aux vieilles légendes de la place Royale. Essayez de les mettre sur ce sujet, immédiatement ils se répandront en détails ressassés.

La place Royale!... Ah! oui, avec le maître sur un trône, donnant sa main à baiser à ses féaux...

Et ceci, et cela.

Je ne saurais contrôler par mes souvenirs personnels ces fables, qui commencent à se perdre dans la nuit des temps; mais ce que je puis affirmer, c'est qu'à l'heure actuelle, il n'y a pas, dans l'intimité du chez-soi, d'homme plus simple, plus affable, plus cordial, plus modeste que Victor Hugo.

Juste ciel! mais le dernier des cabotins de lettres vous a une morgue grotesque en l'an de vanité 1871. Hugo, au contraire, est accueillant pour tous, sans chercher à écraser personne de son incontestable supériorité.

Détail plus caractéristique encore: à l'encontre de la plupart des grands hommes qui veulent parler toujours, lui sait écouter.

On assure que l'auteur de *Ruy-Blas* et de *Marian Delorme* vient ici avec l'intention de faire représenter dans le courant de l'hiver un des deux grands drames en vers que recèle son portefeuille.

Il y a trop longtemps, hélas! qu'on n'a entendu parler sur le théâtre cette langue-là.

On a raconté qu'en outre Victor Hugo était venu pour intercéder en faveur de Rochefort, dont il est l'ami, et tâcher d'empêcher, par son intervention, qu'il ne soit envoyé en Calédonie.

Car c'est décidément là que les condamnés iront subir la peine dont ils ont été frappés.

Aussi tout ce qui a rapport à la plus récente de

nos colonies a-t-il le privilège d'exciter en ce moment vivement l'intérêt. Or, précisément, j'ai eu l'autre soir à ce propos une bonne fortune. Le hasard m'a fait rencontrer un des officiers qui faisaient partie de l'équipage du bâtiment qui a pris possession de la Calédonie au nom de la France.

Il débarqua le second sur cette terre encore non explorée, y séjourna pendant deux années pour l'étudier à fond au point de vue de l'installation future, et les détails qu'il m'a donnés sont des plus curieux.

Entre autres curiosités, il convient de noter d'abord l'incident tout personnel qui signala pour mon aimable interlocuteur le voyage dont il me parlait.

En partant, il avait chargé un ami de placer pour lui une somme de quelque importance dont il venait d'hériter. Son absence dura trois années, pendant lesquelles il n'eut presque aucune communication avec la France. Quand il revint, un des grands mouvements de hausse d'alors avait emporté tous les fonds.

De telle sorte qu'à son retour, il se trouva avoir presque doublé sa fortune sans s'en douter; une variante au proverbe: *Le bien vient en voyageant*.

Mais je reviens à la Calédonie.

Comme climat, il ne faudrait pas la confondre avec Cayenne le *mortel*. C'est presque la température de la France, avec quelques brusqueries en plus.

Le pays ne manque pas de pittoresque. Quelques accidents de terrain seulement, une végétation splendide.

Mais, singulière particularité, quand on y débarqua, il fut impossible d'y découvrir la trace d'aucun mammifère. C'est peut-être le seul pays du monde où l'on n'ait pas trouvé de chien; aucun gibier non plus, si ce n'est des oiseaux. Ceux-ci, en abondance formidable.

Ces oiseaux furent pour l'équipage français la base de la nourriture, avec le poisson qui est là copieux et exquis.

Seulement...

Seulement ce même poisson, que la veille on avait dégusté avec amour et digéré sans encombre, devient du jour au lendemain empoisonné, sans qu'on sache comment, ni pourquoi.

— A dix reprises, me disait l'officier à qui je dois tous ces renseignements, à dix reprises nous avons tous été terriblement éprouvés, et malades à croire que nous allions mourir. Le médecin du bord a fait toutes les recherches et toutes les expériences possibles pour arriver à découvrir la cause de ces intoxications subites. Impossible. J'ignore, ajoutait-il, si depuis mon départ on a été plus heureux, mais j'en doute.

La Calédonie, quand nous en avons pris possession, était à peine habitée. Un millier d'indigènes tout au plus.

Ne le regrettons pas, car ces indigènes-là ont un inconvénient qui vaut la peine qu'on s'en soucie. Ils sont anthropophages; mais là, anthropophages avec conviction et candeur.

Excellentes gens, cannibalisme à part, très-doux quand ils ne sont pas en guerre; mais impossible de leur faire comprendre qu'il ne faut pas se faire des biftecks avec ses semblables.

On s'y est pris par tous les moyens; toujours on y a perdu sa peine.

Témoin, l'anecdote que mon aimable causeur me racontait, et qui est tout à fait caractéristique.

Les Calédoniens avaient fini par témoigner aux Français une bienveillance sympathique. Ils avaient même poussé cette bienveillance jusqu'à les inviter à dîner.

On servit une jambe d'enfant entourée d'une sauce noire, relevée par des piments enragés. C'est le plat du jour de là-bas.

Comme de raison, nos compatriotes manifestèrent une horreur bien sentie pour ce menu excentrique, et s'abstinrent d'en goûter, malgré les instances que leurs hôtes leur faisaient sous forme de pantomime.

Trois fois, même chose se renouvela: trois fois le

gigot d'enfant reparut, trois fois les Européens s'en allèrent le ventre creux.

Un jour cependant, à la suite de cette triple et malheureuse épreuve, un des chefs calédoniens revint inviter les officiers français. Ceux-ci refusent en indiquant leur aversion pour ce régal sinistre.

Le chef fait signe qu'il comprend, que cette fois ils auront lieu d'être contents, et que satisfaction sera donnée à leurs réclamations.

Là-dessus l'invitation est acceptée.

A l'heure dite, on se met à table, ou plutôt on s'assoit par terre. Le cuisinier arrive. Abomination! C'est encore une jambe. Mais cette fois elle est à la sauce blanche!...

Les Calédoniens s'étaient figurés que c'était l'autre assaisonnement qui ne plaisait pas, n'ayant pas même supposé un seul instant qu'on pût ne pas aimer la chair humaine.

Il est probable que si la colonisation, à la suite des derniers événements, prend possession de la Calédonie entière, l'anthropophagie finira par disparaître. Toutefois, M. de X... ne me cachait pas que, pour arriver à ce résultat, il fallait faire disparaître la race entière.

Je rentre à Paris.

Êtes-vous désireux de faire fortune? Il paraît que voici une occasion unique. Pour cela, il suffira de vous rendre acquéreur des deux panoramas de Solérino et de Sébastopol, qui seront vendus aux enchères le 21 de ce mois.

L'auteur de ces toiles gigantesques, le colonel Langlois, mort récemment, était un type des plus curieux. Il donnait positivement l'assaut à ses tableaux, tant il broyait avec furie à la tête de tout un bataillon de peintres auxiliaires.

D'autres vont continuer son œuvre et nous montrer les incendies de Paris.

J'aimais mieux celui qui nous faisait un spectacle de nos victoires que ceux qui vont nous exhiber nos désastres.

Quant aux vieilles toiles qui ont fait la joie de notre enfance, avec la bataille d'Eylau, elles vont probablement courir le monde. D'autres générations, en Amérique et aux quatre coins du globe, viendront regarder ces pages de notre histoire.

Pages éclatantes, il fallait bien se séparer de vous. Comment auriez-vous pu rester orgueilleusement dans ce Paris que l'ennemi a souillé de sa présence!

Là-bas, dans ces Champs-Élysées où le panorama m'a conduit, j'entends retentir les éclats d'une voix que tout Paris connaît. C'est celle du gymnaste Triat, rendu à ses haltères.

Triat, compromis dans l'insurrection du 18 mars et envoyé sur les pontons, a été mis en liberté. Tous ses anciens élèves sont intervenus pour le sauver.

Il va recommencer à commander magistralement ses exercices à bras tendus.

Brave Triat, mieux vaut travailler à améliorer la constitution des hommes que la constitution des peuples. C'est moins dangereux.

Et, tenez, à ce propos, j'ai appris une histoire terrible, que personne n'avait sue jusqu'ici, et qui m'a été donnée avec nom à l'appui. C'est un de ces mille drames qui se sont joués à la lumière du soleil pendant la semaine de l'entrée des troupes dans Paris.

La scène se passait le 25 mai au matin.

Un des chefs du mouvement, ou tout au moins un des acteurs importants de la résistance armée, voyant que tout était perdu, rentre chez lui.

Il avait à l'avance, en prévision d'une fuite éventuelle, préparé un costume d'ecclésiastique.

Il le revêt.

Puis, des hauteurs de Belleville qu'il habitait, il veut gagner la route de Saint-Denis, par où il compte s'échapper.

Près de Romainville, il est arrêté par un poste d'insurgés dont l'exaspération est à son comble. On le prend pour un prêtre véritable.

Vainement il proteste; comme il a eu soin de faire disparaître tout papier établissant son identité, on refuse de le croire, on le met au pied d'un mur, et les siens le fusillent.

Guerre civile, guerre maudite!

On connaît le mot de ce chroniqueur qui candidement disait :

— Quand je manque de copie, je tue un académicien.

Depuis trop longtemps, hélas, il n'y avait besoin de tuer personne pour avoir matière à article. Le nécrologe n'était que trop bien garni, les préoccupations de tous n'étaient que trop tenues en éveil. Mais on peut noter comme un symptôme du calme retrouvé, la réapparition des tartines sur l'Institut. On s'occupe presque autant des Immortels qu'aux jours de désœuvrement et de cancanage.

Vous n'ignorez pas qu'il fut un moment question de supprimer l'Académie d'un trait de plume. Elle a échappé au danger, et pour attester son existence elle veut faire reparler d'elle. D'ailleurs la chose va de soi, grâce aux vacances nombreuses qui se sont produites depuis dix-huit mois. Car la mort avait beau ne plus savoir où donner de la faux, elle n'a point épargné les vieux alors qu'elle frappait à coups redoublés sur les jeunes.

Ils sont quatre, comme les fils Aymon, les Immortels, à nommer. Quatre d'un coup. Vous jugez si les convoitises sont chatouillées et enfiévrées.

Quand il n'y a qu'un fauteuil de vacant, quelle que soit la vanité propre de tout écrivain, il en est qui sont bien forcés de se dire :

— Il n'y a pas de place pour moi, cette fois-ci.

Mais quatre fauteuils! Autant dire un canapé. Là dessus tous les amours-propres de se mettre en branle et chacun de se murmurer mentalement :

— Quand le diable y serait, il restera bien un petit coin pour moi. Evidemment la France n'a pas quatre hommes de génie disponibles, et il faudra dans le nombre académiser au moins une médiocrité. Pourquoi pas moi aussi bien qu'un autre?

Ce qui me surprend, c'est de voir le fétichisme académique survivre aux secousses qui renversent les dogmes, les trônes, les sociétés. *Impavidum ferient...* Je crois, Dieu me pardonne, que si un nouveau déluge venait submerger la terre, au moment où les flots couvriraient Paris, il se trouverait un candidat obstiné qui, nageant de son mieux, ou se cramponnant au paratonnerre de quelque édifice, penserait à part lui :

— Cela va faire joliment des vacances à l'Institut, si les eaux se retirent, je me présente.

Ce qui me surprend encore, c'est d'avoir à constater chaque fois que les plus ardents à la compétition sont trop souvent ceux qui jadis avaient été les plus à l'ironie. Il faudrait pourtant prendre garde à cela.

Dans les gares des chemins de fer anglais, un grand écriteau dit au public :

— Méfiez-vous des pick-pocket!

Peut-être serait-il bon de placer dans le cabinet de travail de tout écrivain une petite pancarte où on lirait :

— Ne te moque pas tant de l'Académie, on ne sait pas ce qui peut arriver.

Voyez Théophile Gauthier. Si, aux environs de 1830, quand tout flamboyait en lui, le talent, les gilets et les paradoxes, on était venu lui prophétiser qu'il monterait des centaines de marches, tirerait des douzaines de sonnettes pour aller, le chapeau à la main, demander la voix de la Nullité A., ou du Pédantisme B., comme il aurait ri de bon cœur!

Aujourd'hui cependant, la Nullité A. et le Pédantisme B. se vengent en lui faisant faire antichambre.

N'ai-je pas lu aussi quelque part qu'Alphonse Karr venait se mettre sur les rangs?

Lui, charmant fantaisiste, l'indépendant, le capricieux, l'humoristique! lui! lui qui a écrit *Feu Bressier, Fa Dieze, les Guépes!* Il aurait envie de se momifier à son tour!

Je n'en sais rien, mais je suis sûr qu'Alphonse Karr a dû plus de vingt fois décocher à l'Académie ses traits les plus mordants.

La pancarte, bien vitée la pancarte!

Quant à Dumas fils, il a l'esprit trop net, trop prudent, trop pratique, pour s'être jamais laissé aller à ces boutades anticipées. Aussi l'Académie

est-elle disposée à le recevoir à bras ouverts. Elle n'est pas dégoûtée. Dumas fils a de plus une raison pour entrer au palais Mazarin. Il a un devoir à y remplir. C'est de constater tout haut dans son discours de réception quelle injustice a été commise envers son père, systématiquement repoussé.

Il y aura du monde le jour de cette expiation-là, et maître Pingard, si drôlement mis en scène au Gymnase par notre ami Leroy, dans ses *Reflets*, répétera pour le coup plus fort que jamais :

— Nous sommes débordés... positivement débordés!

Et ils le seront en effet de toutes les façons.

Si je tenais (ce qui est tout à fait loin de ma pensée) à faire un compliment à l'Institut, je risquerais comme transition cette phrase :

— Les lumières se suivent et ne se ressemblent pas.

Un courrier de Paris a, de par son titre, le droit et le devoir de s'occuper de toutes les questions qui intéressent la capitale, y compris les questions sérieuses. Nous ne passerons donc pas sous silence les trop justes réclamations, dont cette semaine le conseil municipal était saisi par les habitants de plusieurs quartiers.

Je ne sais si vous sortez le soir. Auquel cas vous aurez sans doute remarqué qu'on marche presque à tâtons dans les rues. C'est à regretter feu les réverbères qui se balançaient mélancoliquement sur leur corde graisseuse.

La raison de ces ténèbres s'appelle économie.

C'est fort joli cette vertu-là, mais il n'en faut point abuser. Et l'on en abuse.

Un, deux, trois becs de gaz sur quatre restent éteints toute la soirée. De plus, à minuit, on souffle prudemment la moitié de ceux qui avaient été allumés. Alors, de distance en distance, on aperçoit de loin, comme les phares clair-semés sur les côtes, le lumignon tremblotant qui a mission, le malheureux, d'éclairer une rue tout entière.

Nous allons entrer dans l'hiver et par conséquent dans les nuits noires, où la faim et le froid peuplent de filoux. Il s'agit de savoir si, pour mettre quelques pièces de cent sous à la caisse d'épargne, on a envie de chasser tous les visiteurs élégants, tous les étrangers riches qui faisaient la prospérité du commerce parisien.

Les bals de l'Opéra doivent recommencer, dit-on, au mois de décembre. On parle de fêtes officielles, de bals, de soirées. Pour tout cela, il faut que la rue ne soit point un coupe-gorge ou une fondrière.

Ce n'est pas par ces petits côtés qu'il faut comprendre l'économie. La nouvelle administration ne doit pas ressembler à ces fils avarés qui tombent dans l'exécès contraire à celui de leur père prodigue. Rien d'inutile, soit. Mais le nécessaire.

Pour une ville comme Paris, la lumière est aussi indispensable que le pain. De grâce, on nous a assez rationné l'un pendant le siège, ne nous rationnez pas l'autre.

Une économie d'autre genre, contre laquelle je ne crois pas qu'on proteste, est celle qui supprime un grand nombre de places de bourreau en province.

On a prétendu même qu'elles étaient supprimées toutes, et que le titulaire de Paris serait chargé d'aller donner les représentations dans les départements chaque fois que le besoin s'en ferait sentir.

C'est une exagération.

Ajoutons que le bourreau de Paris est lui-même à la veille de prendre sa retraite. Il a d'abord été fort malade il y a deux ans; en outre, sous la Commune, se voyant menacé, il a passé par des émotions et des péripéties qui ont achevé de le dégoûter de la profession.

Peut-être la question va-t-elle se trouver simplifiée par une invention américaine dont les journaux du Nouveau-Monde parlaient l'autre jour.

Il s'agit d'une guillotine mécanique supprimant toute intervention de l'homme. Une fois l'appareil monté et le patient posé sur la première marche, tout le reste se ferait mathématiquement pour ainsi dire.

Encore un progrès, assure l'inventeur, qui paraît

très-fier de sa découverte. Nous n'avons pas le temps d'entrer en discussion avec lui.

Voici qui est plus gai.

C'est une histoire authentique qui prouve que le favoritisme survivra à tous les régimes dans notre cher pays, grâce à la manie de quémander dont nous sommes possédés.

La scène se passe dans la petite commune de X., appartenant à un de nos départements du centre. Un Parisien, en visite chez un ami qui habite cette commune, est pris d'une envie de tirer un coup de fusil. Il n'a pas de port d'armes, mais bah!...

Il prend le Lefaucheur de son ami et se met en campagne au petit bonheur.

A peine a-t-il marché pendant un quart d'heure, qu'il aperçoit...

C'est bien lui, le garde champêtre.

Le Parisien s'esquive à toutes jambes. Et le garde champêtre court après lui.

Déjà le délinquant se voit sur les bancs de la police correctionnelle; déjà il entend requérir contre lui. Vous jugez si tout cela hâte sa fuite.

Assaut de vitesse.

Le garde champêtre gagne du terrain tout en faisant des signes que le Parisien ne comprend pas. A la fin, il arrive à portée de la voix.

Le Parisien se croit pincé.

O surprise! Il entend ces mots :

— Monsieur, n'ayez pas peur... On m'a dit que vous connaissiez un ministre, et je voulais vous prier de m'apostiller cette pétition...

Tableau!

Je le répète, l'aventure est historique.

Nous avons eu encore ces jours-ci la question d'Olympe Audouard.

Un journal avait classé parmi les communeuses, parmi les pétroleuses peut-être, cette dame de lettres qui s'en est défendue, ainsi que c'était son droit.

M^{me} Olympe Audouard a même ajouté à sa défense qu'elle était occupée à mettre la dernière virgule à un livre contre la Commune.

L'intention peut être considérée comme excellente. Je n'ai pas à y contredire. Pourtant m'est avis que, du moment où l'on s'élève, non sans raison, contre l'intrusion de la femme dans la politique, il est convenable de ne pas faire d'exception à la règle qu'on entend poser.

Le pour et le contre sont aussi bien l'un que l'autre en dehors de la compétence féminine, si vous admettez que le sexe faible et charmant a d'autres missions à remplir en ce bas-monde que l'étude des palingénésies sociales.

Il y en aurait long, trop long à dire sur ce sujet qui a été bien souvent traité sans jamais être élucidé, ce me semble.

Je ne fais qu'indiquer l'anomalie en passant, n'ayant pas la place nécessaire pour y insister.

Le reste de mon papier, en effet, appartient de plein droit à ce brave photographe de la rue*** qui vient, sans méchante volonté, je le crois, de faire une si drôle d'épigramme.

Si vous passez par là, vous verrez dans le cadre où il exhibe ses produits collodionés le portrait de M^{lle} Y..., une de nos comédiennes sur le retour.

Puis, juste-au-dessous, accompagnant des photographies de monuments détruits, ces mots cruellement ironiques :

SPÉCIALITÉ DE RUINES.

C'est M^{lle} Y... qui ne rira pas, si elle apprend cela.

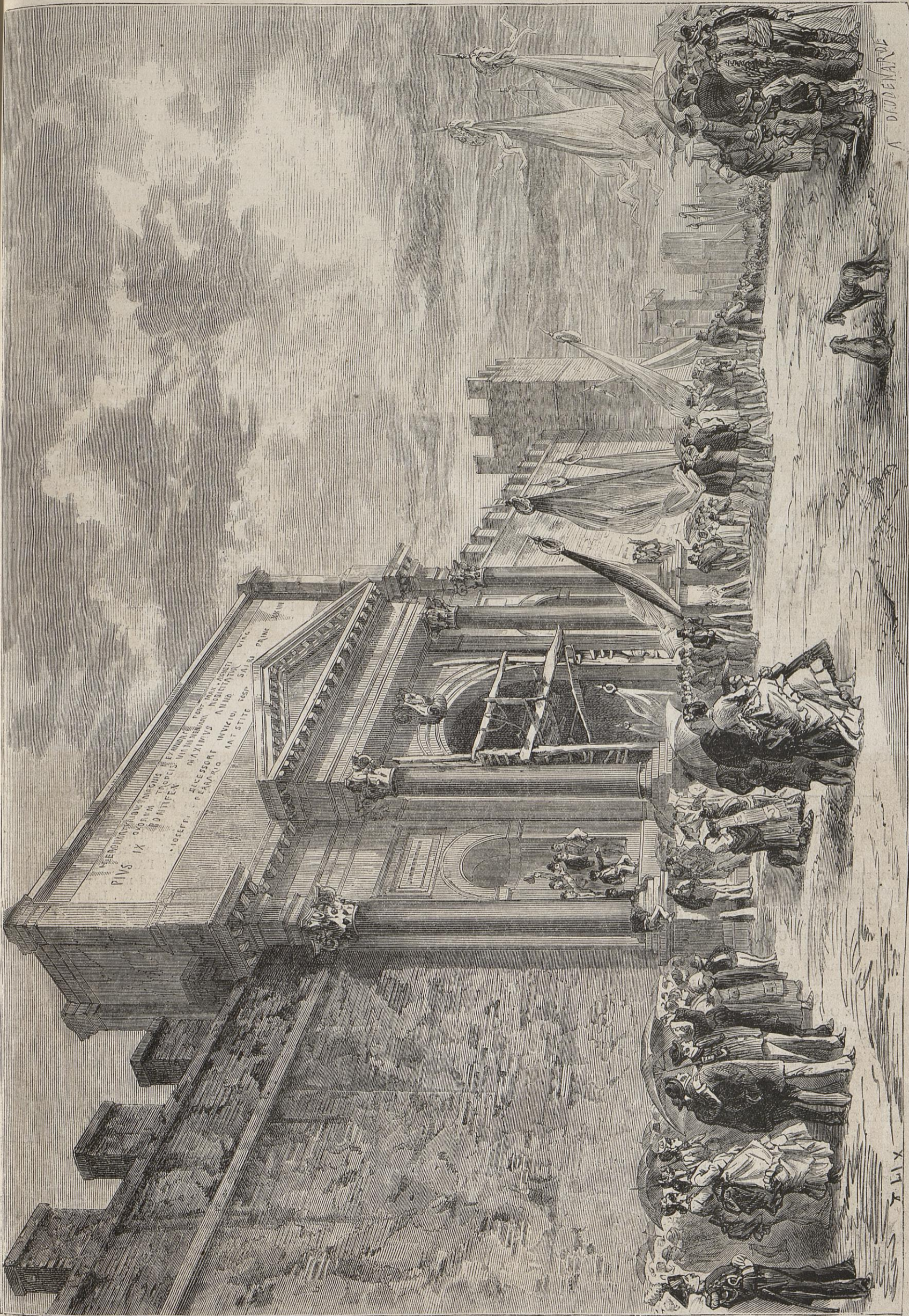
PIERRE VÉRON.



ROME. — Anniversaire du 20 septembre. — Manifestation des corporations ouvrières à la brèche de la Porta Pia. — (D'après le dessin de M. Luc-Olivier Merson fils.)



LES CHATEAUX DE FRANCE. — Chantilly, appartenant à M. le duc d'Aumale. — (D'après nature, par M. Yon.)



ROME. — L'anniversaire du 20 septembre. — Les corporations ouvrières se rendent à la brèche de la Porta Pia. — (D'après un dessin de M. Luc-Olivier Merson pensionnaire de l'Académie de France)

7 LIX

A DODENARVE

L'EMPRUNT DE LA VILLE DE PARIS

Paris a assisté, mercredi 27 septembre, à un curieux spectacle.

Malgré une pluie torrentielle et continue, une foule compacte assiégeait l'Hôtel-de-Ville, dont les ruines fantastiques se profilaient dans la nuit sur le ciel blafard.

Au petit jour, dix mille souscripteurs se pressaient autour du monument, attendant l'ouverture de l'emprunt.

A neuf heures, on pénètre dans la salle Saint-Jean, la seule qui ait bravé l'incendie, et chacun oublie la nuit passée sous la bruine et l'orage, en sortant par la porte Lobau, un petit papier rose à la main.

On connaît le résultat des journées du 27 et du 28.

Dans la journée du 29 septembre, M. le préfet de la Seine a donné au conseil municipal d'intéressants renseignements sur la souscription.

L'emprunt a été souscrit environ quatorze fois. Les porteurs de bons n'ont pas tous usé des privilèges qui leur avaient été réservés. Leurs souscriptions ne s'élèvent qu'au chiffre de 200,000 obligations. Des spéculations considérables avaient été engagées à l'étranger, notamment en Belgique, où la banque nationale avait bien voulu se charger gratuitement d'encaisser le montant des souscriptions. En somme, l'opération a eu un succès complet; elle prouve que le crédit de la ville est excellent.

L'emprunt a été souscrit deux fois par la Belgique, une fois en Italie, une fois en Autriche. En Suisse, la souscription a été très-considérable également. Enfin les souscriptions reçues à Paris représentent NEUF MILLIONS d'obligations.

Le syndicat des agents de change a souscrit l'emprunt trois fois en vingt-quatre heures; HUIT CENT CINQUANTE MILLIONS ont été déposés dans les caisses de la ville. Les deux tiers de cette somme proviennent de souscripteurs français.

Nous ajouterons qu'il a été souscrit dans le département de la Meurthe 110,000 obligations environ, dont 96,000 à Nancy seulement.

Quelle réponse plus victorieuse pouvait faire la France à ceux qui osaient prétendre qu'elle avait été ruinée à tout jamais par l'étranger?

M. V.

CHANTILLY

Mercier a écrit quelque part :

« Je ne connais rien de plus beau aux environs de la capitale.... Je n'ai encore rien trouvé de comparable à Chantilly. Trente voyages n'ont pas encore épuisé mon admiration. C'est le plus beau mariage qu'aient jamais fait l'art et la nature. »

Chantilly, avant de devenir le Versailles des Condés, appartenait successivement aux comtes de Senlis, aux sires d'Esquerie, de Laval, d'Orgemont et aux Montmorency. On y voit encore quelques vestiges datant du douzième siècle.

Charles-Quint, Charles IX et Henri IV furent tour à tour les hôtes des Montmorency.

En avril 1632, le domaine passa entre les mains de Charlotte, épouse de Henri II, prince de Condé, et mère du grand Condé, du prince de Conti et de la duchesse de Longueville.

A son retour d'Espagne, le grand Condé y fit peindre des panneaux adorables par Watteau, et une galerie unique au monde par Van der Meulen, dessiner des jardins par Le Nôtre, et y fit couler « des eaux jaillissantes qui ne se taisaient ni jour ni nuit, » selon l'expression de Bossuet.

Les merveilles du parc, qui faisaient l'admiration universelle, furent chantées par Santeuil.

En 1674, Condé reçut la visite de Louis XIV et dépensa 200,000 écus dans ces fêtes immortalisées par madame de Sévigné et par le suicide de Vatel. Enchanté de ce séjour, le roi demanda au prince de lui céder Chantilly.

— Il est à Votre Majesté, dit Condé, pour le prix qu'elle déterminera elle-même; je ne lui demande qu'une grâce : c'est de m'en faire le concierge.

— Je vous entends, mon cousin, répliqua le roi : Chantilly ne sera jamais à moi.

Condé dépensa des sommes prodigieuses, mais qui furent, au dire de Saint-Simon, des bagatelles en comparaison des trésors que son petit-fils y enterra. Ajoutons que ce dernier possédait 2,400,000 livres de rentes, et qu'il donna des fêtes royales à Louis XV et à la duchesse de Berry.

Faut-il rappeler le passage à Chantilly du roi de Danemark, de Joseph II et du roi de Suède?

Paul II reçut du prince de Condé une noble hospitalité, qu'il devait lui rendre pendant l'émigration, dans l'hôtel de Tzernichef, à Saint-Petersbourg. Quelle surprise pour « M. le comte du Nord, » que cette forêt de huit mille arpents, illuminée comme un palais et qu'une chasse à courre où, de dix pas en dix pas, un paysan à la livrée du prince était le chandelier immobile d'une torche enflammée!...

— Jusqu'ici les rois m'ont reçu en ami, s'écria-t-il; Condé me reçoit en roi!

Au retour, festin magnifique sous une vaste tente dont les draperies sont soutenues par des bois de cerf. Au dessert, le prince se lève :

— Où monsieur le comte croit-il être?

— Je crois être dans le château de Condé, le plus noblement hospitalier des princes, et dans son plus bel appartement.

Les rideaux s'écartent, les deux côtés du pavillon s'ouvrent. Trois cents chevaux, chacun dans sa stalle et sous la main d'un domestique, apprennent au comte Paul qu'il est dans les écuries du château, — une des merveilles architecturales de la France...

Le vieux château fut démoli par la bande noire. Le château d'Enghien, élevé par l'avant-dernier Condé, servit dès-lors de caserne de cavalerie. Le cabinet d'histoire naturelle et la bibliothèque enrichirent le jardin des Plantes.

Napoléon donna Chantilly à la reine Hortense. Le prince de Condé en reprit possession à la chute de l'Empire, et y reçut l'empereur Alexandre.

Le duc de Bourbon fit enlever les décombres, restaurer le hameau et les parterres, curer les canaux et bâtir une petite villa gothique près des étangs de Commelle.

Condé institua le duc d'Aumale son légataire universel.

« Le jeune capitaine rêva de revenir un jour, après avoir étendu et assuré la domination française en Afrique, se reposer dans la demeure des Montmorency et des Condé, restaurée et embellie de ses mains. » En 1840, il commença des travaux dispendieux et ne put les achever; le décret du 22 janvier 1852 interrompit cette œuvre de résurrection, et Chantilly fut vendu 11 millions aux banquiers anglais Coutts et compagnie.

Le duc d'Aumale a racheté le château de ses aïeux, et Chantilly va retrouver son ancienne splendeur.

Les courses elles-mêmes recommenceront bientôt sur l'hippodrome adossé à la forêt.

Déjà, la semaine dernière, les chevaux ont galopé sur la pelouse, les routes d'entraînement se trouvant trop détremées; les chaînes ont été baissées pendant trois jours, et plusieurs essais ont eu lieu sur la piste.

V.-F. M.

ANNIVERSAIRE DU 20 SEPTEMBRE

A ROME

Nous lisons dans un journal de Rome du 20 septembre 1871 :

Dès hier soir, on pouvait voir, à l'animation qui régnait dans les rues principales, que Rome se préparait à la grande solennité d'aujourd'hui. On affichait aux coins des rues les invitations des Cercles et des Sociétés ouvrières pour la réunion de ce matin sur la place Navona, ainsi que le manifeste adressé à l'armée et aux volontaires par la commission exécutive de la réunion tenue au théâtre Argentina.

Sur la place del Popolo, on a travaillé, jusqu'à une heure très-avancée, à la construction d'un pavillon improvisé destiné à recevoir les autorités municipales et les personnes invitées à assister à la revue d'aujourd'hui.

Des marchands avaient installé sur le Corso, en plein air, leurs étalages de lanternes en papier tricolore avec l'inscription: « Viva il 20 settembre 1870! »

Il y avait beaucoup de monde sur la place Colonna. A huit heures, un groupe de cent cinquante jeunes gens a parcouru le Corso avec des lanternes et des flambeaux, renouvelant ainsi la démonstration contre la prophétie des trois jours de ténèbres.

On les applaudissait au pas sage. Leur protestation semblait, d'ailleurs, s'adresser surtout à la Société du gaz, dont les produits ne donnaient, hier, comme de coutume, qu'une bien faible lumière.

Ce groupe a constamment gardé le plus scrupuleux silence, et tout s'est passé dans la tranquillité la plus complète.

La ville s'est mise en mouvement dès les premières heures du jour; les maisons se sont pavoisées et l'on remarquait, parmi une infinité de drapeaux aux couleurs nationales, quelques drapeaux anglais et américains. Le municipe a fait jeter le long du Corso du sable jaune, comme c'est l'usage dans les grandes solennités. Sous l'ancien gouvernement, on n'employait le sable que dans les rues que le pape devait parcourir; dans toutes les autres circonstances, on répandait sur le pavé de la *pozzolana* rouge. Les omnibus suivaient leur itinéraire habituel, avec de grands drapeaux pour ornement. Un très-grand nombre de citoyens portaient à leur boutonnière des cocardes tricolores, d'autres de petites feuilles imprimées, avec ces mots: *Viva il 20 settembre 1870!* Bien que le ciel fut menaçant, dès le matin on se portait en foule sur la place Navona.

La commission nommée par la réunion du théâtre Argentina, et composée de MM. Pianciani, Trouvé, Costa, Agneni, etc., a disposé dans l'ordre voulu les bannières et les représentations des différents cercles et associations; les groupes, ainsi formés, occupaient la partie de la place opposée à l'église Sainte-Agnès. La colonne, ayant à sa tête deux musiques de la garde nationale, s'est mise en mouvement à 8 heures 3/4, au milieu des applaudissements de la foule des curieux qui occupaient la place et toutes les fenêtres des maisons environnantes.

Voici l'ordre dans lequel marchaient les corporations: d'abord les légionnaires de 1848-49, puis la Société des Reduci et l'Association universitaire, représentées par un grand nombre de membres et ayant chacune leurs bannières. Les membres de la commission veillaient au bon ordre sur différents points de la procession. Venaient ensuite les représentants des arts et métiers: boulangers, perruquiers, bouchers, marbriers, fabricants de pâtes, cordonniers, cochers, etc. Chaque Société avait quelque bannière aux couleurs nationales, avec l'inscription habituelle: « Vive le 20 septembre! » Puis on voyait les bannières des différents cercles: celle du cercle artistique international était entourée de quatre drapeaux étrangers: d'Angleterre, d'Espagne, de Turquie et de la République mexicaine, dont les couleurs sont les mêmes que les nôtres; ils étaient portés par des artistes appartenant à ces diverses nations. Enfin venaient les membres du Cercle Bernini, du Cercle technique et d'autres. La colonne se composait de plusieurs milliers d'individus, dont le nombre allait toujours grossissant en route.

La procession a traversé en bon ordre et au son de la musique les places della Appollinare et de San-Agostino, les rues della Scrofa, della Fontanella, le Corso et la rue dei Tre Ladroni jusqu'au Quirinal. Quoique le ciel s'obscurcit de plus en plus, la grande terrasse de Monte Cavallo était occupée par une foule de personnes; un grand nombre d'autres, à pied ou en voiture, se dirigeaient du côté de Porta Pia.

Après avoir chaleureusement applaudi en passant devant le Quirinal, la procession s'est engagée dans la grande rue qui conduit de Monte Cavallo à Porta Pia. Le ciel s'était obscurci de plus en plus et une forte averse a surpris cette immense foule près la place de Termini.

Disons en passant que la municipalité a eu l'heureuse idée de décréter que la route appelée jusqu'ici Corso di Porta Pia prendra dorénavant le nom de « Via Venti Settembre » ; dès ce matin, une plaque de marbre portant cette nouvelle dénomination a été posée.

La pluie n'a point effrayé les manifestants, bien qu'elle tombât assez fort ; il était d'ailleurs impossible de trouver un abri le long de cette route flanquée du mur d'enceinte et sans constructions latérales. A peine quelques-unes des nombreuses femmes qui attendaient le passage du cortège ont-elles pu chercher un refuge sous les deux portiques élevés à droite et à gauche de la porte ; les autres ont dû affronter intrépidement l'averse, soit à pied, soit dans les voitures.

Heureusement, cette pluie n'a pas duré plus d'un quart d'heure. L'ordre s'est aussitôt rétabli dans la procession, qui est sortie par la Porta Pia vers 40 heures 1/4, au milieu des applaudissements et aux sons de la marche royale.

Beaucoup de personnes portaient de belles couronnes de laurier et de fleurs, qui ont été mises autour de la pierre commémorative placée, par les soins de la municipalité, à l'endroit où la brèche fut ouverte. Le passage était peu commode hors de la porte, vu la boue produite par la pluie et vu la quantité innombrable des voitures, dont la marche était ordinairement assez mal réglée. Ces voitures occupaient toute la place extérieure de Porta Pia et se prolongeaient en longue file jusqu'aux fontaines de Termini.

L'ordre général continuait, du reste, à être parfait ; on acclamait le roi, l'armée, Garibaldi, les martyrs de Porta Pia. L'honorable Pianciani a pris la parole dès qu'on a pu faire un peu de silence. Il a parlé des événements que ce jour rappelle et il a dit que nous devons l'accomplissement de l'unité italienne au roi, à Garibaldi et à l'armée ; son discours a été fort applaudi. Un jeune étudiant a parlé après lui, mais la faiblesse de sa voix a empêché qu'on l'écût avec attention.

Bientôt après, les manifestants sont revenus sur leurs pas, en tournant par la rue San'ta Susanna et en conservant le même ordre de marche, jusqu'à la place Barberini, où l'honorable Pianciani les a invités à se séparer sans cris et sans autres démonstrations, ce qui a eu lieu.

COURRIER DU PALAIS

Les ouvriers travaillent avec une activité fiévreuse, non pas encore à la reconstruction, mais au moins aux réparations urgentes du Palais-de-Justice de Paris. Les grands travaux qu'il faudra exécuter tôt ou tard pour donner au palais son « antique splendeur », rendent nécessaire un plan général, comprenant l'ensemble des bâtiments, aménagement intérieur et architecture, et exigeant l'étude et la réflexion. Il faut au moins profiter du désastre pour corriger les fautes de l'ancienne distribution, inhabile et surtout imprévoyante au premier chef. Ce qu'il faut pour le moment, c'est la prompte reconstruction provisoire des salles de cours d'assises et des chambres correctionnelles.

L'intervention du pétrole, dans les incendies, dont les aimables commeneux doivent l'idée première aux aimables Prussiens, rend difficile à l'excès la solution immédiate du problème. On retrouve ordinairement, après un incendie, ce qu'on appelle les quatre murs qui peuvent porter des toitures nouvelles et des planchers nouveaux ; mais le pétrole a

pour effet de compliquer le mal ; les pierres les plus larges et les plus solides deviennent friables et s'en vont en petits morceaux, en poussière, quand le pétrole a passé par là, et les murailles les plus magistrales n'offrent plus aucune solidité ; il ne faut plus compter sur rien de ce qui est resté debout. Nous reverrons un jour, et bientôt, il faut l'espérer, un Palais-de-Justice nouveau dans lequel les salles seront vastes, aérées, majestueuses, solennelles, et nous n'aurons plus ce ridicule déboire d'arriver par des escaliers monumentaux, à des enceintes étroites, mesquines et incommodes ; mais jusqu'à cette époque, il faut des chambres de justice, car MM. les assassins, et surtout MM. les escrocs ont repris depuis longtemps et fort tranquillement le cours de leurs exploits journaliers. Les fièvres politiques ont, pour eux, une durée plus limitée que pour les plaideurs ordinaires ; nous retrouvons déjà les bons tours d'autrefois, le spirituel chantage et l'ingénieuse combinaison frauduleuse.

Voici deux essais admirablement réussis pour lesquels le tribunal s'est montré sévère :

Figurez-vous un concierge qui reçoit, un beau matin, une lettre portant en tête ces mots terribles : « Campagne, jurisculte ! » Pour une grande partie de la population parisienne, très-intelligente, parce qu'elle procède du gamin de Paris, mais fort peu lettrée pour la même raison, le mot *jurisculte* représente une chose indéfinie, vague, terrifiante, une sorte de pouvoir occulte, auquel il serait insensé de vouloir résister ; cela représente un commissaire de police, moins le frein de la légalité, plus la ruse et la méchanceté. Messieurs les agents d'affaires de bas étage sont pour quelque chose dans ce préjugé populaire : « *Campagne, jurisculte !* » Il y avait déjà dans ces deux mots de quoi faire rêver un concierge dont la conscience aurait été sans tache ; jugez de l'effet qu'ils devaient produire sur le concierge d'un hôtel situé aux environs de la place Vendôme, et qui avait ramassé deux morceaux de bronze après la chute de la colonne. Ces deux morceaux, il les avait trouvés devant la porte, en balayant, mais l'un des deux se trouvait être la tête du prince Eugène. Au poids, cela pouvait valoir quarante sous ; mais, dans l'hôtel, il y avait un Anglais qui acheta les deux débris pour deux cents francs payés comptant.

Or la lettre invitait M. le concierge à se rendre le lendemain sans faute dans le cabinet de l'homme d'affaires, — non, je me trompe, du *jurisculte*, et « pour une affaire pesant sur le compte personnel » du concierge. Celui-ci s'y rendit inquiet et tremblant et le majestueux M. Campagne, après avoir toutefois déchiré la lettre de convocation, prit les airs d'un juge d'instruction et annonça gravement à son client qu'il y avait contre lui, non pas un, mais deux mandats d'arrêt. Puis venait le correctif obligé, l'intègre et sévère *jurisculte* se chargeait d'arranger l'affaire avec son ami le chef de la police de sûreté, moyennant le versement d'une somme de 600 francs.

Il est bien effrayant de se trouver dans les filets d'un jurisculte ; mais 600 francs à donner forment un contre-poids respectable, et le concierge eut courage d'aller raconter ses malheurs au commissaire de police de son quartier qui lui conseilla de ne pas manquer au second rendez-vous.

C'était chez un marchand de vin que la somme devait être versée, et le malheureux concierge alla braver cette seconde entrevue. Il arrivait à temps, le jurisculte allait précisément le faire arrêter chez lui ; il lui montra une lettre, un pli de forme ministérielle, avec un papier et une enveloppe capables de donner la chair de poule, un entête imprimé portant : « Préfecture de police. » L'appétit était venu en mangeant au chef de la sûreté, ami du jurisculte, il lui fallait deux mille francs dans les vingt-quatre heures, sinon sa conscience ne lui permettrait pas de retarder plus longtemps l'accomplissement de ses devoirs.

A ce moment deux agents, — de véritables agents, ceux-là — s'élançant pour saisir la lettre ; mais le jurisculte ; a le temps de la déchirer en mille pièces. Mais il n'eut pas le temps de les avaler, et réunir mille fragments de papier c'est un jeu pour la police. Voilà comment le texte de la lettre arriva intact jusqu'au tribunal devant lequel comparais-

sent M. Campagne, jurisculte, son ami le prétendu chef de la police de sûreté, qui consent à ne plus s'appeler Leroux, mais Biarnès ; c'est un ancien instituteur déjà condamné à 13 mois de prison pour des peccadilles, du même genre probablement.

Il se trouve que Campagne a été président du club Montparnasse, et qu'il a fondé le club du Vieux-Chêne ; aux élections du mois de juillet, il s'était porté candidat à la représentation nationale, et il avait ainsi formulé ses titres à la confiance de ses concitoyens : Campagne, jurisculte publiciste de la faculté des lettres ! Depuis qu'il est arrêté, il continue son commerce ; il a eu l'effronterie d'écrire à M. le procureur de la République, qu'il trouvait à vendre les deux fragments de bronze pour une somme de 10,000 francs.

Ces deux respectables personnages ont déclaré qu'ils avaient voulu donner au concierge une leçon de probité, et qu'ils avaient l'intention formelle de verser dans la caisse d'un bureau de bienfaisance les sommes qu'ils exigeaient de lui, uniquement dans le but de fixer dans sa mémoire le souvenir de ce châtement. Ils ont été condamnés tous les deux à trois ans de prison, et l'infortuné concierge, qui s'était empressé de verser dans les caisses de l'État, à titre de restitution, les 200 francs qu'il avait reçus de l'Angleterre, a été condamné à dix jours d'emprisonnement.

Et puis, voici venir une Bretonne, une vraie Bretonne de la vraie Bretagne, qui vient s'asseoir sur les bancs de la prévention, revêtue du costume national. Avant le siège de Paris, sous le faux nom de Victorine Raffray, elle était employée chez un blanchisseur de Puteaux. Celui-ci, dans sa clientèle parisienne, comptait M. le baron Paul Ramond, un numismate des plus distingués. En venant chercher le linge, la Bretonne apprit que M. Paul Ramond avait formé un médaillon d'une valeur considérable, numismatique et pécuniaire. Il était parti pour Versailles lors de l'insurrection du 18 mars, et il avait laissé à Paris la femme Duming comme gardienne de sa maison et de ses trésors. Héloïse Donias, tel est le vrai nom de la Bretonne, se présenta de sa part pour opérer l'enlèvement du médaillon ; Madame Duming lui remit, sans concevoir aucun soupçon, environ quatre mille pièces d'or et d'argent.

Inutile de dire que la Bretonne s'empressa de retourner dans son pays. Là, elle essaya de vendre le trésor ; mais la modicité même du prix qu'elle en demandait la trahit, et aujourd'hui M. le baron Paul Ramond est rentré en possession de sa précieuse collection.

Quant à Héloïse Donias, elle a été condamnée à trois années d'emprisonnement.

Ah ! pour aujourd'hui, permettez-moi de ne pas vous parler des conseils de guerre. Je commencerai mon prochain courrier par un relevé des condamnations prononcées. J'aurai probablement à vous raconter le procès des assassins des otages.

PETIT JEAN.

LES JOURNÉES DE MAI

PARIS EN FEU

Elles sont encore présentes à l'esprit de tous ceux qui les ont passées dans la capitale, ces tristes journées où la moitié d'une ville luttait contre l'autre, sous les bombes et la mitraille, à la lueur des flammes incendiaires ; nous avons encore dans les oreilles ces terribles canonnades, ces sonneries lugubres, ces clameurs déchirantes ; nous voyons encore de nos yeux ces nuages de fumée interceptant le soleil comme un voile de deuil pendant le jour, et ces gigantesques vapeurs rouges qui, la nuit, teintaient le ciel de la couleur du sang.

Nous retrouvons aussi dans notre cœur, en évoquant ces temps infernaux, toutes nos angoisses du moment, comme aussi toute notre allégresse de la délivrance.

Mais s'il fut cruel d'être témoin de ces choses, il y



Solier sc.



F.C.

a néanmoins une certaine satisfaction âpre dans l'empreinte qui reste dans notre imagination.

Ce tableau de Paris en feu, dont nous tâchons de donner une idée aujourd'hui en choisissant l'un des sites où il fut le plus horriblement grand et pittoresque, dépasse tout ce que le rêve d'un peintre-poète pourrait imaginer.

Il faut dire aussi que le saisissement que fait éprouver la réalité donne au spectacle des proportions étonnantes ; il s'agrandit des suites qu'il peut avoir.

Ainsi, quand du pont de la Concorde, où le devoir nous avait conduit au moment de la prise de l'Hôtel-de-Ville, nous embrassâmes la Seine et sa perspective d'arches superposées au milieu des palais en feu, nous crûmes à un embrasement général de la grande cité.

Comment supposer en effet que le Louvre, par exemple, si voisin des Tuileries, recèlerait pour les générations futures les trésors accumulés par les générations passées ? Comment croire que la Sainte-Chapelle, cette châsse sainte, cette relique artistique, resterait invulnérable au milieu même d'un foyer ardent ? Et Saint-Germain-l'Auxerrois, et Saint-Gervais, ces précieux sanctuaires, et Notre-Dame, la vieille basilique, et l'Institut avec sa précieuse bibliothèque, et tous ces pâtés de maisons que la flamme léchait, que la fumée enveloppait, n'est-ce pas par miracle que tout cela devait échapper !

Oui, nous l'avouons, en voyant les incendies de la rive gauche : la Légion d'honneur, le palais d'Orsay, la rue de Lille, former au-dessus de la Seine, avec les incendies de la rive droite : les Tuileries, la place Saint-Germain, l'Hôtel-de-Ville, un immense arc de feu et de fumée, en voyant au fond du tableau les étincelantes lueurs du Palais-de-Justice, il nous a semblé que rien derrière ce décor diabolique ne devait plus subsister.

La Seine elle-même, qui coulait à nos pieds en reflétant ces étranges embrasements, semblait les entraîner avec elle ; ce n'était plus de l'eau, mais des laves en fusion.

Le bruit des canons placés sur le pont des Saints-Pères et le bruit des canonniers, à l'abri de ses arches, venaient en notes poignantes accompagner ce grand drame. Leurs éclairs sillonnaient les nuées fabuleuses, et la pluie d'obus qui leur répondait de l'Hôtel-de-Ville en éclatant au milieu d'elles semblait autant de foudres lancés par les génies de la destruction qu'on voyait planer.

M. Chiffart, dans la magnifique page que nous reproduisons aujourd'hui, a voulu reproduire ces faits et ces idées. Qu'il nous soit permis de dire que nous qui les avons vus et ressentis, nous les retrouvons en jetant les yeux sur son tableau.

Que si quelque autre témoin vient dire qu'il y manque la taille et la couleurs, nous lui répondrons que, pour peindre ces choses, il faudrait pour toile l'étendue du ciel et pour couleur la palette de Satan.

M. V.

FÊTES DE TURIN

BANQUET DANS LE PALAIS CARIGNAN

Nous avons parlé longuement des fêtes de Turin dans notre dernier numéro ; nous y reviendrons aujourd'hui, seulement pour rappeler que le banquet offert par le municipe a eu lieu dans la grande salle du palais Carignan, — situé au centre de la ville, à quelques pas de la place du château, près du théâtre et sur la petite place auxquels il a donné son nom.

Le palais Carignan est un vaste édifice, dont l'architecture, assez médiocre — au point de vue du goût surtout — est due au P. Guarini, imitateur exagéré de Borromini, et qui servit longtemps de demeure aux princes royaux de Savoie.

La Chambre des députés y tenait ses séances et le conseil d'État s'y réunissait. En face, se dresse la statue de l'illustre philosophe Vincenzo Gioberti.

Au banquet, M. le syndic de Turin a remercié les voyageurs qui avaient répondu à l'appel de l'Italie, et a porté un toast à ses hôtes et au règne de Victor-Emmanuel.

M. de Rémusat a répondu ainsi à M. le comte de Grignon :

Messieurs, je regrette vivement de ne pouvoir, en un pareil moment, vous parler la langue harmonieuse dont vous venez d'entendre les sons. J'aurais aimé à vous répéter le mot que Dante rappelait, le mot caractéristique de votre langue, et redire : « Si, si » à tous les sentiments que vient d'exprimer l'honorable président de cette honorable réunion.

Mais, si je vous parle une langue moins douce et moins sonore, rappelez-vous qu'elle est, comme la vôtre, issue du mâle langage que parlaient vos ancêtres, et que, Italiens et Français, nous sommes deux races latines et nous sommes faits pour nous entendre.

Et quel moment serait mieux choisi, pour exprimer les sentiments de bienveillance et d'union qui doivent resserrer les liens entre nos deux pays ? Une grande œuvre de science et d'art vient de les rapprocher. Un roi puissant, un souverain qui croyait peut-être commander la nature, a dit un jour : « Il n'y a plus de Pyrénées. » Aujourd'hui, c'est l'industrie, souveraine aussi, la reine des temps modernes, qui dit à son tour : « La barrière des Alpes est abaissée. » Et pour moi, le grand mérite de ce beau travail, de cette voie nouvelle à travers les Alpes, c'est qu'elle ne peut servir à la guerre. La guerre la fermerait à l'instant. Elle est la route de la paix. Puisse-t-elle rester à jamais ouverte !

J'aime à exprimer ces sentiments de paix et d'union en présence des représentants de cette noble ville de Turin, qui a été le berceau et le rempart de la liberté de l'Italie.

Enfin, messieurs, permettez-moi de m'associer au toast que je viens d'entendre et de porter à mon tour, au nom de la France et du président de la République, la santé de ce prince guerrier et libéral, de ce prince fidèle à son peuple, fidèle à sa cause, qui a voulu illustrer son règne par ces deux grandes choses, les premiers biens d'un pays : l'indépendance nationale et la liberté publique.

M. Visconti-Venosta, ministre des affaires étrangères d'Italie ; M. Branchieri, président du Parlement ; le chargé d'affaires d'Allemagne, et M. Peruzzi, syndic de Florence, ont ensuite prononcé des discours très-longues et porté de nombreux toasts.

Ces divers toasts, quoique prononcés au milieu du joyeux cliquetis des verres et des assiettes, ont soulevé tour à tour d'unanimes applaudissements.

Le banquet terminé, les invités se sont rendus sur la place Royale, où une excellente musique, entremêlée de chœurs, jouait des hymnes et des airs nationaux. La foule n'avait pas assez de bravos pour saluer les *Fratelli d'Italia*, de *Novara*, et les admirables compositions de Petrella, de Meyerbeer, de Rossini et de Verdi.

F. DE CAZANO.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Les Caprices de Marianne*. — VARIÉTÉS : *Les Brigands*. — FOLIES-NOUVELLES : *Nabucho*. — CONCERT TIVOLI : M. Lourde, M. Mario, M. Barbarin. — NOUVELLES. — Œuvres dramatiques choisies de Calderon, traduction de M. Antoine de Latour.

On joue assez fréquemment à la Comédie-Française *les Caprices de Marianne*. A mon avis, ce n'est pas une des meilleures pièces d'Alfred de Musset, quoiqu'elle vise à l'éclat et qu'elle y atteigne certainement ; mais elle sent le pastiche à plein nez : c'est du Marivaux courant les rues de Naples avec un flacon de vin de Chypre dans la tête. Octave est le propre portrait de l'auteur, un portrait qui revient trop souvent dans son œuvre, et qui s'appelle tour à tour Rafaël Garucci, Fantasio, Mardoche, Rolla, Valentin. Dans *les Caprices de Marianne* on ne fait autre chose que se griser, disserter sur l'amour et prêter l'oreille au bruit des sérénades. M. Auguste Vacquerie a dit très-justement du répertoire d'Alfred de Musset : « Ses comédies ont la légèreté spirituelle et l'impalpabilité lumineuse des visions qui traversent le sommeil ; on s'en réveille comme d'un rêve, on se souvient confusément d'un monde vague qu'on ne peut plus retrouver. Il voit si peut

nettement ses figures qu'il a fait jouer *le Chandeler* en costumes de Louis XV. »

Les premières représentations ont manqué cette semaine, mais on en voit poindre un certain nombre à l'horizon. Le Gymnase prépare une petite comédie de M. Alexandre Dumas fils : *Le bouquet de nocces*, et deux actes en vers de M. François Coppée. Ce M. Coppée est assurément un heureux jeune homme ; c'est de tous les poètes nouveaux celui qui a fait le plus rapide chemin. Nous le retrouverons sous peu de jours à l'Odéon, qui lui a demandé un lever de rideau pour sa réouverture. Ce lever de rideau accompagnera les *Créanciers du bonheur*, une pièce en trois actes de M. Edouard Cadol, un autre jeune homme ou à peu près. Voilà deux théâtres pourvus pour quelque temps.

Les autres continuent à vivre avec d'anciens succès. Tels que les *Brigands*, aux Variétés. Ces brigands sont de facétieux drôles, très-pittoresquement accoutrés, dégoisant les plus gais refrains du monde, et parfaitement commandés par le capitaine Dupuis. Je voudrais M^{lle} Zulma Bouffar moins dodue dans ses habits de jeune fermier, mais cela est un vœu tout individuel. M^{lle} Vangheel est à souhait dans le rôle de Fiorella, la « fille du bandit. »

Le *Nabucho* des Folies-Nouvelles est de l'école de l'*Oeil crevé*. Ces parades exaspérées ont un public ; je connais des gens qui jurent par Hamburger. Cette fois pourtant la critique s'est fâchée pour tout de bon... Ce qui a eu pour résultat de faire immédiatement monter les recettes aux Folies-Nouvelles.

Il n'y a pas de petits théâtres, il n'y a que de méchantes pièces et de mauvais acteurs. Jules Janin a écrit autrefois l'*Histoire du théâtre à quatre sous*, et il a eu bien raison. Le Concert-Tivoli n'est pas précisément un théâtre à quatre sous ; bien qu'il soit situé au bout du monde, c'est-à-dire boulevard Clichy. C'est une petite salle où l'on joue de grands ouvrages : le *Barbier de Séville* et *Si j'étais roi* par exemple. Les chanteurs ne seraient pas déplacés sur une scène plus importante : M. Lourde à toutes les qualités qui font les excellents barytons, et M. Mario est un ténor d'avenir. Le Concert-Tivoli, dont la tenue est supérieure à celle des autres cafés-concerts, à pour intelligent directeur M. Barbarin, qui n'a rien de commun avec le Barbarin de mon ami Alphonse Daudet, — le farceux Barbarin de Tarascon, surnommé le *Don Quichotte provençal*.

A défaut de pièces nouvelles, nous avons eu cette semaine une très-bonne traduction des drames de Calderon, par M. Antoine de Latour, ce qui est une large compensation. Le Corneille espagnol, malgré de nombreux et intéressants travaux de critique, n'est pas encore connu chez nous autant qu'il mériterait de l'être. Lorsqu'on a cité la *Dévotion à la Croix*, le *Médecin de son honneur* et l'*Alcade de Zalamea*, on se croit quitte envers lui. On oublie que Calderon est l'auteur de cent-douze pièces, les plus variées de tous et d'allures. Une de ces pièces, le *Magicien prodigieux*, comprise dans la traduction de M. de Latour, offre une grande analogie avec le *Faust* de Goethe. Le démon y joue son rôle sous plusieurs travestissements comme dans l'œuvre allemande. C'est dans cette composition abondante et fleurie qu'il faut chercher le génie poétique de Calderon ; son héros le magicien, — un véritable magicien de style, — n'a pas assez de comparaisons et d'images pour dépeindre la femme objet de son amour : « Le brillant berceau matinal du soleil naissant, vêtu de neige et de pourpre ; la verte prison si fière de contenir la rose lorsque avril commence à fouler les jardins ; le ruisseau captif et qui n'ose même essayer entre ses dents (*entre dièntes*) le plus suave murmure, parce que la gelée le retient prisonnier ; œillet, qui dans un abrégé du ciel, est une étoile de corail ; l'oiseau qui unit les plus riches nuances, rapide guitare de plume, à la voix de cristal.... Voilà les éléments qui composent cette femme divine. »

Que pensez vous de l'oiseau, cette guitare de plume ? — Hein ? ces espagnols !

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

REVUE DE L'ANNÉE

(1^{er} article.)

On frappe à votre porte :

« Entrez ! »

C'est un ami que vous aviez perdu depuis longtemps et dont vous n'attendiez pas la visite. Vous savez quel est, en pareille occurrence, le duo vocal qui se joue. Ce ne sont qu'exclamations et propos interrompus. On parle tous les deux à la fois ; on aborde un sujet, puis on passe à un autre en s'excusant par cette phrase consacrée : « Du reste, je vous conterai cela plus tard... »

Si nous ne sommes pour le lecteur cet ami inopiné, du moins tenons-nous de lui par la façon brusque de nous présenter au moment peut-être où ne se souvenait-on plus de nous et de notre modeste chronique. Car il ne faut pas s'illusionner, les tempêtes de cette année ont fait envoler de la mémoire de chacun jusqu'au nom de ceux qui n'avaient point atteint à une tapageuse réputation et n'étaient parvenus qu'à faire constater leur existence à un public distrait en lui arrachant, pour ainsi dire, « un certificat de vie. »

C'est pour beaucoup d'écrivains et d'artistes tout un passé laborieux à annuler. Quant à nous, voilà quatorze ans que nous cultivons cette petite plate-bande voisine des bouquets fleuris de Monselet... Eh bien, soit ! ces quatorze années, nous sommes prêt à les recommencer. Et ce serait vraiment une chose bizarre et tout à fait de notre goût, si, en ces temps d'agitation et d'instabilité, nous pouvions poursuivre notre besogne jusqu'en 1885.

En attendant, il faut, comme on dit, nous « mettre à jour, » c'est-à-dire régler nos comptes avec dame Musique, qui n'a point précisément renoncé à ses ébats depuis bientôt un an que nous n'avons plus l'oreille braquée sur elle.

Plusieurs faits graves ou simplement intéressants se sont passés :

La mort d'Auber ;

Celle d'Aimé Maillard, l'auteur de *Eura* et des *Dragons de Villars* ;

Celle de Fétis, historiographe-musicien ;

La nomination de M. Ambroise Thomas à la direction du Conservatoire ;

L'incendie du Théâtre-Lyrique et sa translation dans la salle de l'Athénée ;

L'Opéra et l'Opéra-Comique revenant et passant en revue les principales pièces de leur répertoire ;

La reconstitution de l'Orphéon (cette garde nationale mobile de la musique) ;

L'incendie de la salle de la Porte Saint-Martin considérée comme salle de l'Opéra ;

La réouverture des Bouffes-Parisiens ;

Celle plus improbable du Théâtre-Italien ;

La grave question des subventions théâtrales qui a été posée de nouveau ;

Enfin, le fait le plus récent, la reprise de *l'Ombre* à l'Opéra-Comique.

Pourtant, voilà bien des prétextes à causerie, et c'est à ne savoir par quel bout attaquer un si copieux sommaire. Vous pensez qu'un seul article ne peut suffire à assurer ce compte de liquidation. Il nous faudra y revenir, encore que nous ne puissions qu'effleurer chaque sujet. Alors nous emprunterons la phrase d'excuse au personnage plus haut cité : « Je vous conterai cela plus tard ! »

L'Opéra-Comique nous a donc donné la reprise de *l'Ombre*, pièce en trois actes de MM. de Saint-Georges et de Flottow, laquelle avait, l'année dernière, cédé le pas à une autre reprise, celle de la *Marseillaise*... (Hélas ! si vous vous en souvenez, la *Marseillaise* se psalmodiait déjà sur un ton de *De profundis*. On savait la nouvelle de nos défaites de Wissembourg et de Reischoffen.)

Tant il y a que *l'Ombre*, un an après sa première représentation, se trouve être encore dans sa nouveauté.

On ira voir *l'Ombre*, et je sais pourquoi ; c'est que la pièce et la musique sont conçues dans un esprit

tempéré, doux, essentiellement reposant, qui fait contraste avec les émotions de l'année, et détend les nerfs. Après l'orgie, rien de savoureux comme un verre d'eau rafraîchissante.

Puis, oh ! bonheur extrême ! il y a un couplet dans la partition de M. de Flottow, et on le saura bientôt par cœur, c'est celui que chantait Meillet, que chante aujourd'hui non moins admirablement Ismaël, et que l'on trouvera avec son accompagnement au piano dans ce numéro. (Voir page 236).

Pour un dilettante paresseusement plongé dans son fauteuil, il n'y a pas de plaisir comparable à celui d'entendre galoper un cheval. Souvenez-vous du *Roi des Aulnes*, de Schubert, de la chanson de la cavalerie, dans *l'Etoile du Nord*, de celle de Chapelou, dans *le Postillon de Lonjumeau*, et de cent cinquante autres cantilènes hippiques. Le nouvel Opéra nous offre le même régal.

Un philosophe, avec qui je cause volontiers, me disait justement l'autre matin : « La musique, si elle ne peint pas les choses, exprime par excellence le mouvement des choses ; c'est une langue pleine de vertus... » Le verbe *aller* doit donc s'y rencontrer souvent ; et à plus forte raison le verbe *courir*.

Une parenthèse pour finir :

(A l'avenir, nos courriers seront terminés par un post-scriptum donnant, sous la forme rapide d'un sommaire, les nouvelles intéressant le monde musical. Ce *memento* est particulièrement dédié à nos abonnés de province, car nous n'avons point la prétention de renseigner ceux de Paris qui sont comme nous à la source de toutes les informations.)

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — *Erostrate*, selon toute apparence, ne sera représenté que la semaine prochaine, en dépit des promesses de l'affiche. Cet opéra, qui est l'œuvre de M. Reyer, notre confrère des *Débats*, est en deux actes. Il a été donné, pour la première fois, au théâtre de Bade, il y a cinq ou six ans. — Après *Erostrate*, et pour compléter le spectacle, l'Opéra donnera la reprise du ballet de *Copélie*. C'est dans *Copélie*, on s'en souvient, qu'avait débuté la regrettable Bozzachi, morte cet hiver, victime de la variole. — M. G. Bertrand, rédacteur musical du journal *le Nord*, vient d'adresser à M. Ambroise Thomas une brochure intitulée : *De la réforme dans l'enseignement du chant au Conservatoire*. On annonce du même auteur, et comme devant paraître prochainement, un ouvrage important ayant pour titre : *Les nationalités musicales*. — L'excellent Couderc, pensionnaire de l'Opéra-Comique depuis bientôt quarante ans, avait dû abandonner son théâtre par suite d'une maladie contractée cet hiver au service de la garde nationale. Mais il est en voie de guérison ; et tout porte à espérer qu'il reprendra bientôt possession de ses rôles.

ii.

Le nouvel opéra de M. Flottow, malgré les événements, a été représenté à Bruxelles, à La Haye, à Genève, à Alger, au Havre, à Lille et à Nantes. Traduit en italien, en espagnol, en anglais, en allemand, en hongrois, il va être monté dans ces différents pays avec les meilleurs artistes, au nombre desquels Christine Nilsson, la véritable créatrice de Marthe en France, et qui va chanter le rôle de Mme Aheille aux Etats-Unis.

Ce sont les éditeurs Brandus et Dufour qui éditent *l'Ombre*, et ils ont déjà fait paraître la partition, pour piano et chant, pour piano solo, les airs détachés, etc., etc.

C'est également cette maison qui éditait la *revue et Gazette musicale*, dont les événements avaient interrompu la publication pendant un an, qui vient de reparaitre à la grande satisfaction des virtuoses et des amateurs de musique.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

La mode l'a dit ! Qui oserait ne pas être de mon avis ? Le mouchoir de la Compagnie Irlandaise, 36, rue Tronchet, est aussi précieux pour la femme du monde que l'éventail de Célimène.

Regardez plutôt ce mouchoir blanc à bordure unie festonnée, et ce mouchoir de deuil ? Simple et modeste en son tour comme la simple idylle, eût dit Boileau. Bien élégant, ce mouchoir garni de malines. Rappelons que ce mouchoir fil de main, avec chiffre brodé, est le triomphe de la *Compagnie Irlandaise*.

La parfumerie Ed. Pinaud et Meyer doit avoir fait un pacte avec la jeunesse. Son lait d'Hébé opère une véritable transformation. Vous savez, ces fées des contes de Perrault, offrant toutes les apparences de la sénilité et devenant tout à coup jeunes et jolies comme les charmantes princesses leurs fil-

leules. Eh bien ! les clientes de la parfumerie Pinaud que les années ont éprouvées, n'ont qu'à faire usage de son lait d'Hébé, et bientôt, elles deviendront éblouissantes de fraîcheur et de beauté. Les lotions quotidiennes à l'eau de toilette, aux violettes de Parme, donnent au tissu dermal le poli du marbre.

Votre visage est-il fatigué par l'insomnie ? vite, un soupçon de la poudre de riz veloutée de la *corbeille fleurie* (30, boulevard des Italiens) et vos traits rayonneront de tout l'éclat de la jeunesse.

Vos joues ont-elles ces affreux tons jaunes si désagréables à la vue ? employez la crème rouge et le blanc callidermique, qui rendent à la peau une blancheur immaculée. Il y a aussi bien de la poésie dans toute la cosmétique de la *corbeille fleurie*. Que l'on paye cher, souvent, le bonheur de rendre pour quelques jours, à sa chevelure, ses couleurs brunes, blondes, châtaines ou dorées. La teinture employée dessèche la racine et arrose le cheveu qui bientôt s'étiole et tombe. Autant vaudrait arroser une plante avec du vitriol. C'est que tous ces produits dont on se sert sont à base de nitrate d'argent, le plus actif des caustiques.

Un chimiste, M. Orioux, a pris le mal à partie : à force de recherches, il est parvenu à le vaincre. Le quinquina lui a fourni ses armes de guerre ; il en a composé un onctueux sédatif qui pénètre dans la bulle pour revivifier la racine capillaire, lui communiquer ses principes colorants et ramener progressivement les cheveux blancs à leur couleur primitive.

Le *réparateur au quinquina*, tel est le nom de la préparation de M. Orioux, est approuvé par nos premiers médecins qui en reconnaissent hautement les vertus hygiéniques. (11, rue de Trévise.)

C^{SS}E A. DE BORETTY.

On vient de mettre en vente un nouvel ouvrage sur les ballons du siège de Paris. L'auteur, M. Gaston Tissandier, raconte les curieuses aventures de ses péripéties aériennes pendant la guerre. Sortie de Paris au-dessus des lignes prussiennes, tentatives de retour en ballon, ascensions captives à l'armée de la Loire, telles sont les séries d'entreprises de l'auteur. La seconde moitié du livre comprend une histoire complète de la poste aérienne des ballons messagers, des pigeons voyageurs, des courriers à pied, des essais de ballons dirigeables, etc. Ce volume est rempli de faits curieux et instructifs ; il sera lu par tous ceux qu'ont émus, pendant la guerre, les explorations aériennes des aéronautes de la République. *En Ballon pendant le siège de Paris*, tel est le titre de cet ouvrage.

Pour se préserver des maladies graves qu'amènent les variations de la température, il faut avoir soin de revêtir des gilets et des caleçons en

FLANELLE DE SANTÉ

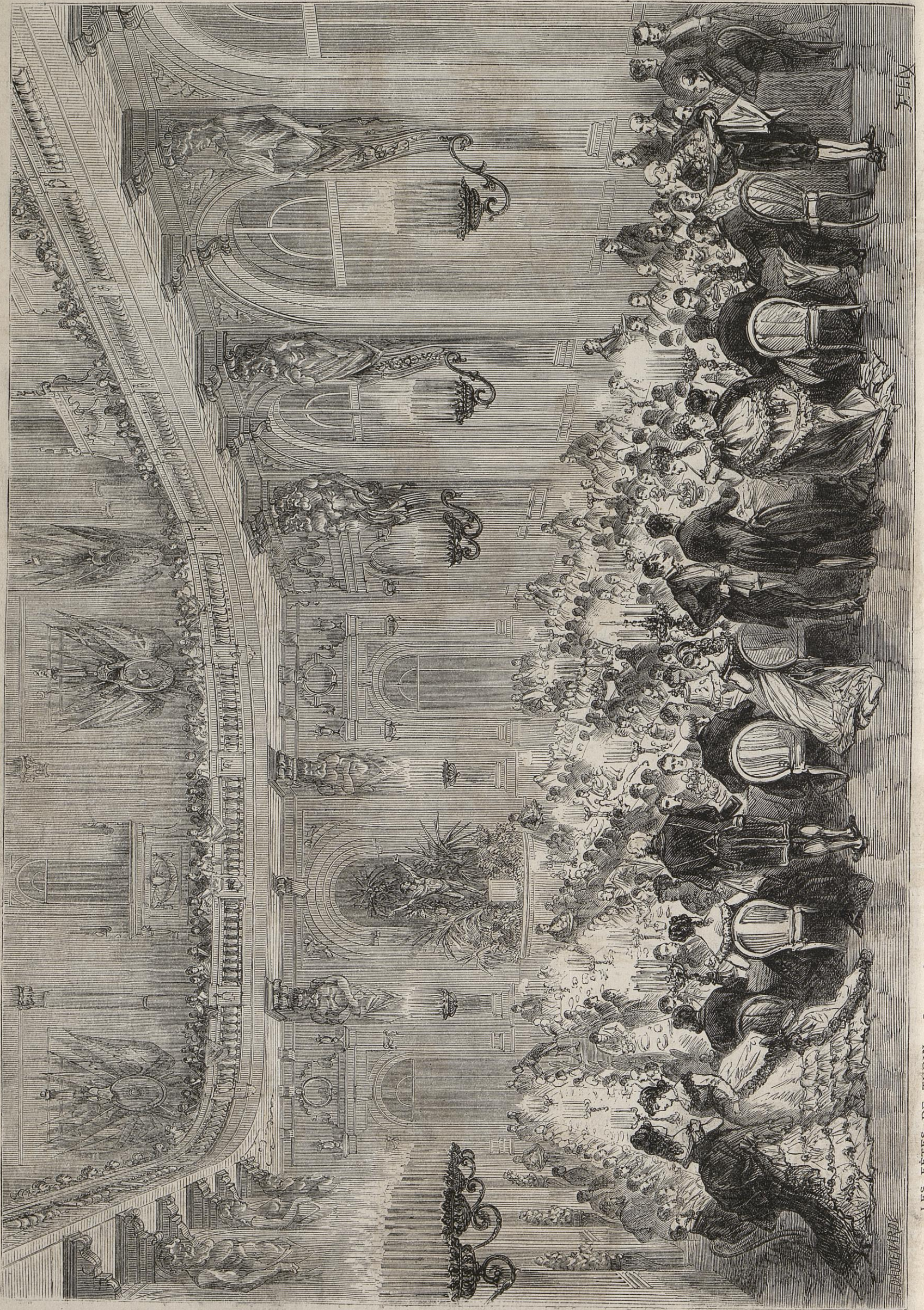
préparée par le docteur BOURDONNAY.

« La flanelle de santé, préparée par le docteur Bourdonnay, est le plus efficace de tous les agents « anti-épidémiques. » (*Moniteur des sciences médicales*, 16 mai 1863.)

Brevetée contre épidémies et rhumatismes. — Irréversible et inaltérable au lavage. FABRIQUE A REIMS. — SEULE MAISON A PARIS : 12, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 12 (entre-sol à droite). — Pour éviter la fraude, exiger le certificat d'origine et de garantie, revêtu de la signature du docteur Bourdonnay. GILET DE SANTÉ, 6 fr. — CALEÇON DE SANTÉ, 9 fr. — CHEMISE DE SANTÉ, 10 fr. — CEINTURE DE SANTÉ, 4 fr. — *Genouillères, corsages de dames, jupons, pantalons, plastrons, articles pour enfants* etc. ; *chemises et gilets de chasse.* — SEULE SPÉCIALITÉ.

L'ALMANACH DE SANTÉ, POUR 1872. — Un joli volume in-8°, avec calendrier, — conseils hygiéniques donnés par des sommités médicales ; bois, gravures et texte rédigé par des plumes autorisées, contenant de plus les prix courants et échantillons, sera adressé gratuitement à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

Expéditions franco dans toute la France, sur bon de poste au-dessus de 25 francs. — Indiquer, pour les gilets et les chemises, le tour du cou ; pour les caleçons, le tour de la ceinture.



LES FÊTES DE TURIN. — Le grand salon du nouveau palais Carignan au moment du banquet officiel d'inauguration du tunnel des Alpes. — (D'après le croquis de M. de P. intrémo.)

REVUE COMIQUE, PAR CHAM



L'HYDRE
— Bourgeois, le voilà sur le dos, tâchez voir de ne pas le remettre encore sur ses pattes.



— Nous veillons sur la république.
— Il n'y a pourtant pas de danger qu'on vous la prenne.



— Vous avez de la chance! votre dossier brûlé!
— Vous êtes gentil! une lacune dans l'histoire de France!



— Un impôt sur le papier! Quel bonheur! j'osais pas écrire à cause de mon orthographe! voici un prétexte!



— Vous ne l'envoyez donc plus à l'école?
— Merci, apprendre à écrire, va y avoir un impôt sur le papier.



[La taxe sur le papier leur créant des loisirs.



PAS DE PRIX
— Enfin! l'abolition du favoritisme! place aux cancre!



DEPUIS LA COMMUNE
— Je ne peux pourtant pas manger une friture de chas-sepots



— Les propriétaires et les locataires qui s'embrassent! nous sommes trahis!



L'Internationale envoie une députation en Algérie féliciter les sauterelles.



— Pas cher de Paris à Cayenne!
— Nos trente sous nous y conduisent!



— Comment vous appellez-vous?
— Sous la Commune, on m'appelait colonel.

LES FÊTES DE TURIN. — Le grand salon du nouveau palais Carignan au moment du banquet officiel d'inauguration du tunnel des Alpes. — (D'après le croquis de M. de P. Arénaoli.)

L'OMBRE

Couplets chantés par M. Ismaël. — (Éditeurs Brandus et Dufour, 103, rue Richelieu.)

Andante.

LE DOCTEUR.

PIANO.

Mi - di c'est l'heu - ré é - tin - ce - lan - te Où le so - leil est ra - di - eux; Cour - bé sur la

ter - re, la ter - re bru - lan - te, Le la - bou - reur bra - ve ses feux Au sein des ci -

- tés tout s'a - ni - me, L'un cher - che l'or et la fa - veur,

Puis un au - tre du sort vic - ti - me Court en - vain a - près le bon -

- heur. Mi - di mi - nuit, le jour la nuit. Cette heure bé - ni - e Change tour à

tour Mi - di c'est la vi - e, mi - nuit c'est l'a - mour. Oui c'est l'a - mour!

pp, *animato poco a poco*, *pp*, *dim.*, *f*, *p*, *très chanté*, *très doux*, *ten.*, *ppp*, *f* suivez le chant.

mysterioso.

Mi - nuit c'est l'heu - - re du mys - tè - - re

M. G.

M. D.

Où l'amou - reux

par - - le tout bas,

Où le ja - lous,

ra - - sant la

ter - re, Cher - che ce - lui

qu'il n'at - tra - pe pas.

animato poco a poco

A mi - nuit

la beauté trem - blan - te

Accorde à son a - mant

ra - vi

Le bai - ser que

sa - ge et pru - den - te

El - le re - fu - sait

à mi - di.

Mi - di, mi - nuit,

le jour, la nuit.

Cette heure bé - ni - e change tour à tour.

Mi - di c'est la vi - e,

minuit c'est l'a - mour, ah! c'est l'a - mour!

f suivez le chant.

très doux. ppp

pp

p



A la fête des Loges. — (Dessin de Crafty.)

AVIS

L'EXPOSITION GÉNÉRALE

DES GRANDS MAGASINS

DU LOUVRE

et l'inauguration des

NOUVEAUX AGRANDISSEMENTS

sont fixés au

LUNDI 9 OCTOBRE

CAISSE GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du commerce, de l'agriculture et de l'industrie, 56, rue Laffitte, à Paris; PRÊTS ET AVANCES sur titres; PAYEMENT DES COUPONS français et étrangers; ORDRES DE BOURSE, au comptant et à terme; VENTE A CRÉDIT de toutes valeurs cotées à la Bourse de Paris, payables par à-comptes mensuels. — Droit aux tirages, aux chances de remboursement et à la totalité des intérêts, moyennant un minime versement.

(On demande des agents dans toutes les localités.)

MALLES DE VOYAGE

Au dépôt central de la FABRIQUE MOYNAT, 2 et 4, place du Théâtre-Français, derrière les omnibus d'Auteuil. 30 0/0 meilleur marché sur toutes les maisons de détail de Paris. — Solidité, légèreté.

LE RÉPARATEUR AU QUINQUINA rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi f^o de la broch., 11, r. de Trévis.

ROBES ET MANTEAUX

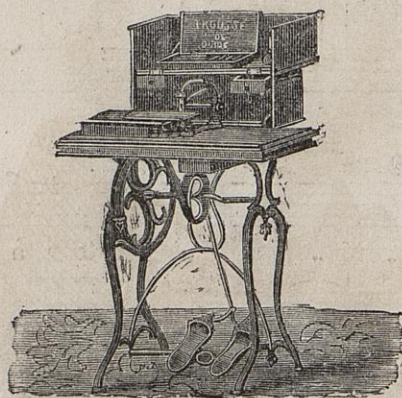
ARIGON ET BORDET

Maison de premier ordre. — Atelier de couture.

Modèles les plus nouveaux

Paris, 10, rue du Bac, Paris.

Faubourg Saint-Germain.



LA SILENCIEUSE

Machine spéciale pour la famille, avec les derniers perfectionnements. — Le PRESSEUR GRADUÉ à spirale pour coudre toute espèce d'étoffe avec la même perfection, etc. — Envoi du prospectus et des échantillons de coutures variées en s'adressant à M. Bourdin, agent responsable, 43, rue de Richelieu. — Aucune succursale, aucun dépôt. — Expédition directe franco de port et d'emballage, instruction illustrée de 50 figures. — garantie 5 ans.

EAU DU D^r CALLMANN inoffensive, rend instantanément aux cheveux et à la barbe leur nuance naturelle. Noir, blond, 10 fr.; brun, châtain, 8 fr. Pharm. faubourg. Saint-Denis 19. Envoi franco.

LE RÉPARATEUR AU QUINQUINA

rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi f^o de la broch., 11, r. de Trévis.

SURDITÉ, BRUITS DANS LES OREILLES

6,800 malades depuis 15 ans; D^r GUÉRIN, rue du Dauphin, 16, en face St-Roch, 1 h. à 3 h. Traite par corresp. Guide 2 f.

D^r G-Duvivier. Guide des malades p. les 2 sexes. 700 p. et fig. 5 f. Not. envoy. gratis. Bd Sébastopol, 7.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER REBUS

Ah! si l'on grattait, on passait l'éponge sur l'histoire de Paris dans ces derniers mois!... C'est une page bien triste.